

# Hégémonie et multiculturalisme

*Candido Mendes*

## **Le fait définitif de l'hégémonie "urbi et orbi"**

Les premières déclarations de la candidature Kerry nous montrent la convergence entre Démocrates et Républicains quant au déploiement, de fait, du régime américain émergent. Cela exclut toute vieille idée de retour ou même de rationalisation du système d'avant le 11 septembre. La présidence Bush se maintient fidèle à la déclaration de West Point, en août 2002, acceptant la probabilité d'un état de guerre continuel contre le terrorisme, comme normalisation même de l'économie du pays. Il n'est plus question d'un régime de paix, et par conséquent d'un réaménagement ou réduction du pouvoir militaire national. Les États-Unis garderont, à tout prix, et par le moyen d'une expansion indéfinie, une décision unilatérale face au monde qui les entoure, et "les rivalités avec les autres peuples seront laissées au commerce et à d'autres poursuites de la paix". Cela revient à dire que l'insertion internationale est secondaire, dépend de cet impératif intransitif, d'une "nation morale", en conflit entre "le Bien et le Mal"; et l'Amérique appellera le Mal par son nom" (Singer, 2004, p. 178-9).

Kerry ne fit que soutenir cette position à longue échéance, en confirmant que ce serait exactement par la croissance permanente du dispositif militaire qu’il pourrait rétrocéder de la stratégie de la préemption à celle de la dissuasion. Or, le monde ne doit pas se tromper sur le fait que la décision de rester en guerre ne concerne que les États-Unis: en toute souveraineté olympique pour maintenir ou surmonter une culture de la peur. Le post-guerre de l’Iraq reste couvert par la *Patriot Act* et la reconstruction du pays obéit à ce nouvel état des choses, à une modélisation par l’hégémonie. C’est en fait une “fausse dichotomie” (Briody, 2004, p. 205) — soulignera le vice-président Cheney — que de penser “qu’il y a rupture entre nos intérêts commerciaux” et “d’autres intérêts” après les discussions sur la présence des compagnies Halliburton, Kellogg, Brown & Root en Iraq. L’hégémonie met en mouvement un pouvoir sans clivage. L’idée de la paix et de sa culture s’amenuise donc, devant le nouveau régime qui ne cherche pas un système hors de lui et se voit dans le dynamisme du monde de cet “ordre en moins”, de cette réalité intégrale ainsi que le soulignerait Jean Baudrillard (2004a, p. 12).

### **Déterrance, préemption, modélisation**

Nous entrons dans un univers de polarités uniques, ainsi que de leurs démodiations, pour ce qui est de l’étalage de pouvoir, et d’une normalisation qui n’a rien à voir avec un équilibre propre au vieux temps des systèmes, et de leurs jeux de renvois permanents. Il ne s’agit pas simplement de voir jusqu’où ce genre de contrôle collectif peut mener la

Maison Blanche à installer le super-bureau d'une "cyber-sécurité" (Clarke, 2004, p. 252). Mais déjà de ce passage du réel au virtuel où débute, en Moyen Orient, la tentative de ce nouvel ordre par la première *Star War*, comme amorce prémonitoire de la présidence Bush I, hésitant, encore, entre la "déterrance" et la "préemption". La seconde guerre d'Iraq montra définitivement l'obsolescence des rhétoriques classiques, quant à la justification des conflits. L'enjeu de la vérité est parvenu au "paroxysme de l'indifférence", tel que le demande une hégémonie en marche et sa stricte operationalité, liée au "rationales" de la modélisation survenant à l'invasion, extirpée toute la réalité antérieure et par l'imposition de la séquence idéale du pouvoir en scène. Le règne du virtuel devient la deuxième nature de l'hégémonie, en toute conséquence du "caveat" de Baudrillard. Sur le plan des représentations la première guerre d'Iraq "n'a pas eu lieu" et l'histoire réelle passe à un état de guérilla pour survivre.

Nous commencerions donc à nous rendre compte du problème épistémologique qui est en train de naître, avec cette véritable transcendance de la domination classique. Il ne s'agit plus d'un changement d'échelle, mais du dépassement du conflit, comme nous l'entendions soumis à la progression de cet ordre réducteur de l'hégémonie. Elle va au-delà donc de la normalisation, vue comme idéal originel de la complexité moderne, se tenant au labyrinthe fait de renvois qui ne font que cacher la sortie, gardée "in extremis". Elle se perd face au pouvoir qui débute comme détournement infini des séquences sans retour ou d'annulation permanente. On retiendrait, dans cette perspective, qui va

jusqu'à changer la nature des futuribles classiques, son impact sur la virtualisation imposée au monde subjectif, accéléré par le post 11 septembre, dans son reflet crucial sur l'univers des cultures.

### **Hégémonie, réalité intégrale, virtualisation subjective**

L'hégémonie n'avancera pas, par conséquent, sans la réification de la différence, où se joue encore la nostalgie des scénarios périmés, un monde qui aurait dépassé l'État-nation, mais au bénéfice, justement, d'un multiculturalisme — ancre de ce contexte de l'homme et de l'“être en situation”. Nous nous trouverions face — toujours selon Jean Baudrillard — à cet aboutissement du temps réel, en facture de réalité intégrale, où l'histoire passe sans résidu, au mouvement irréversible de totalisation du monde; où la mouvance primaire de l'objectif/subjectif s'empreint, se retourne et le virtuel s'installe au-delà de tout gage (Baudrillard, 2004b, p. 111).

Les instances de l'échec de la post-invasion de l'Iraq — le déraillement de la modélisation — ne cèdent en rien sur ce rapt de la représentation qui devient le postulat de l'hégémonie. Où fait-on le point sur cette ébauche contemporaine de l'univers de la culture, en termes d'opération caractéristique du post-moderne, comme reconstruction, toujours assurée de l'arcane référentiel, en fin de tâche récupératrice, face à ces contenus et mises en page d'une nouvelle régie matricielle du monde? La réalité intégrale broie les adductions et les dépôts du temps brut à venir; elle s'impose par découpage sommaire des continuités préalables.

Il n'est pas question de se rendre compte seulement du dépassement de la structure des simples dominations d'antan, que réclame le rapport organique de complémentarité des extrêmes d'une relation de pouvoir, entre le seigneur et l'assujetti, laissée à l'inertie des abus, des complicités, des menaces et des punitions exemplaires. Si la préemption assure le déplacement au bénéfice du virtuel, du script de sens, son résultat est l'affirmation d'une matrice qui ne connaît d'autre scénario que le rayonnement. Toute différence s'annule tant que l'autre n'est que support et reflet de ce nouvel ordre entré en chantier, depuis la modélisation entreprise pour le post-Saddam en Iraq. Du redressement des usines aux villages fonctionnels, aux projets de drapeaux d'optimisation symbolique, au régime démocratique reproduit sur toutes les gammes, la logique identitaire s'est installée: ses valeurs, ses droits, ses croyances sans restes. Et, coup final: des missions protestantes évangéliques, tous équipements en mains, débarquent, après les forces d'occupation, pour la conversion d'islam, dans cette vision intégrale d'un monde à annexations, pour toujours, en réverbère.

### **La catastrophe, rhétorique anticipatoire de l'expropriation hégémonique**

Le 11 septembre permet à l'hégémonie de partir en croisade culturelle au devant d'un état de choses, qui par son conditionnement sans échappatoire, aurait pu — peut-être sans coup férir — s'emparer de l'histoire par simple synchronisation universelle du nouveau régime d'inégalités

sans retour, et son exponentiel de contrôle sur la subjectivité mondiale. La catastrophe, faite accident, précipite, se débarasse des vieux futuribles en anticipation rhétorique et grandiose des mécanismes de l'hégémonie. Les tours tombèrent "in camara lenta" sur une radicalisation de ce processus et des nouveaux jeux et anéantissements de la contradiction, comme une ancienne gâchette d'une histoire de dominations (Derrida et Habermas, 1992, p. 13). Le terroriste embusqué l'autre, le vrai ennemi dorénavant porteur de la différence. Cette guerre déclenchée tous azimuts assurait la véhémence plus que la préemption à son temps — encore une fois — de cet évincement du subjectif. L'hégémonie porteuse de la réalité intégrale n'admettrait ni la confrontation avec la différence condamnée, ni le résidu comme survie du simulacre comme dernière excuse.

### **L'hégémonie et la réification de la différence**

Nous ne sommes plus aux bons vieux temps, où toute guerre était interruption d'un état de choses international, entendu comme paix, effet de la coexistence universelle de tous les acteurs reconnus comme protagonistes de la souveraineté. Nous pénétrons effectivement, dans une nouvelle ère collective. A le reconnaître, les premiers partenaires des États-Unis se détachèrent de l'ordre des Nations Unies; pour essayer, après, une tentative de retour au pré-Iraq, aussi anachronique que fragile.

L'hégémonie dépasse donc la vision de la normalité mondiale, dont se rendent compte, à leur insu, les premiers partenaires de la croisade. De toute façon celle-ci, comme justification du conflit, se rapportait aux prétendus WMD de

Saddam, aux anciennes raisons de ralliement devant un ennemi précis. Il s'agissait en fait, à travers cette instrumentation, de permettre, ici ou outre-frontière, les alertes perpétuelles d'où naissent les conditionnements à somme nulle, ou à séquence virale de cet "ordre en moins", face à la terreur répandue de partout (Chomski, 2003, p. 36). Le vieil ordre n'aurait plus de prise sur le monde annoncé par la croisade. Peu l'intéresserait — dans sa dynamique concertée — la dénonciation du contrôle flou du terrorisme d'avant le 11 septembre, de même que les manques de connexion reconnus entre Saddam et l'Al Qaeda.

Les plans de reconstitution de l'Iraq se développèrent avant la démolition du régime sur le terrain. Une suite d'interrogations du Congrès américain concernant la gestion du budget national en vue, déjà, de l'hégémonie, s'allonge face aux attentes du pays, fidèle à la grande ouverture démocratique. Kerry pourra faire de la déchirure entre les États-Unis de toujours et le pays de Bush son mot-clef, pour se consacrer à son dépassement. Mais, en fait, l'immensité américaine glisse vers l'hégémonie. Les Démocrates prêtèrent au thème toute son angoisse, mais le changement qualitatif produit par l'hégémonie sur l'ordre préalable force une *realpolitik*, une assomption sans retour. En fait, cela n'empêcherait pas, comme la demande de l'identité des États-Unis d'aujourd'hui, la dialectique entre la vision fondamentaliste radicalisée par l'exploit terroriste et la grande mouvance d'intégration, qui se poursuit par le propre élan de première nation moderne — comme le souligne Louis Harris (Vidal, 2002, p. 52). C'est cette poussée vers le grand large, qui fait de la réception d'un État de Droit la clé de voûte d'un pays d'immigration, d'accueil de mino-

rités en masse, des exclus et bannis du monde européen. Telle est la vision naturelle et spontanée de la grande puissance, comme elle traversa les deux guerres mondiales et se fit gardienne de l'hémisphère des libertés divisé par le mur, en lui permettant de servir de théâtre, à grande échelle, de l'affirmation des droits de l'homme et des certitudes d'un acquis grandissant, depuis la guerre froide jusqu'à la chute de l'URSS.

### **La grande action affirmative et la pléthore de la différence**

Le mouvement de conquête des libertés raciales au sein des États-Unis fut, à la fois, le résultat incontestable de la pression directe de la société civile qui permit l'équation parfaite d'une mobilité politique de base et de sa réclame identitaire. Martin Luther King couronne de son action et de son martyre cette victoire de l'action affirmative. Ce cumul de conscience, d'action et de ratification sociale ont permis l'avènement de cet âge d'or d'un niveau extrême d'organisation collective menée par sa propre dynamique intérieure. La présidence de Clinton marqua en même temps l'épanouissement de ces ONGs où se reconnaît la reproduction atomisée de l'ancienne *ágora* mûrie en force de la citoyenneté. Il serait question de *feedbacks* entre les marches monumentales sur Washington à la fin de la conquête de l'égalité raciale, des mouvements identitaires d'immigrants, surtout ceux issus des cultures latines, de même qu'une poussée finale des demandes résiduelles, de la promotion de la femme, de l'égalité des sexes, de l'insertion écologique,



jusqu'à la reprise d'un nouveau "convenant" avec la nature dans la meilleure tradition du naturisme de Emerson ou Thoreau.

Un éveil des racines utopiques renforçait cette avance du rêve de progrès américain dans tous les sens, entériné par la croyance en un marché providentiel. Parallèlement au spectacle quotidien de la marche, du boycottage, de la dénonciation, du *picketting*, la société américaine de la fin du XX<sup>e</sup> siècle trouva en même temps un degré inédit de rapprochement avec son intelligentsia. Les États-Unis y pointent, comme oecuménique port d'avènement de la citoyenneté pleine du lendemain. Le dernier mandat démocratique conduisit le pays à une véritable transparence mondiale. Il devient un espace canonique de discussions sur les nouveaux perfectionnements des droits individuels, où resplendit la vitrine du pays de Jefferson, Wilson et Franklin Roosevelt (Reich, 2004, p. 147). L'ampleur de ce moulage ne pourrait que conditionner, en retour, un fondamentalisme spontané; sortent des nerfs d'un pays où le rappel fondateur jouerait pour une logique identitaire ponctuelle mais, néanmoins, ouverte à un contrat de reconnaissance: à une "franchise" de subjectivité, tel que l'exige un pays régi par des minorités, de préférence au pluralisme à armes égales. Cette croissance se soutiendrait par un assimilationisme final, sans droit de toucher au *core* identitaire.

### **La double signature de l'afro-islam en Amérique**

La poussée citoyenne se répandit en même temps, et du gain des droits civils elle se déversa sur un désir accru de

différence. Au milieu de la houle identitaire, elle se renforça encore davantage avec le mouvement des droits des afro-américains. Un exercice-limite d'émancipation prend racine et se veut comme chorégraphie de gratuité totale, menant dans ce cas les acteurs de la ligne de pointe de l'élan libertaire à s'investir d'un surnom d'ethnie islamique. C'est comme si, dans ce désir d'autonomie, cette levée des anciens exclus aiguïsait la confrontation avec les blancs, surtout ceux des *creedals* anglo-saxon et protestant, à vouloir encore raffiner une identité culturelle foncière. Ce désir de différence grandissant frôlerait un vide dans le premier choix immédiat face à la dispersion des fonds culturels, de stricte généalogie africaine, tout appel broyé à la refonte et à la nomination d'une acculturation par "ethnies".

La toile ancestrale africaine était un tel vide vis-à-vis de ce premier prélèvement, que les demandeurs d'une identité à double vis passèrent au monde islamique, visible, indéchirable et dressé à une échelle d'affrontement comparable à cette immensité américaine qui accueillit dans son vestibule historique les petit-fils des esclaves de la *Wasp Society*. C'était à la fois, face à ce ralliement autant gratuit que généreux, que les afro-islamiques s'assuraient également d'une insurgence *in latentia* mais nullement pressentie au moment de l'âge d'or, de la marche sur Washington et du discours du "I have a dream".

L'hyperactivité de cette époque des afro-islamiques, dont Elijah et Malcolm X restent les parangons, créait ce jalon inattendu, où la prise de conscience civile protestataire se joignait à l'affirmation d'une étrangeté culturelle — d'une *otherness* — le même lien citoyen. Il n'y eut pas,

néanmoins, au premier moment de cette plateforme, d'un plus de différences de configuration identitaire totalisante, où le religieux, apparaîtrait dans toute sa magnitude, se rapportât à une capacité symbolique d'appartenance claire (Cesari, 2004, p. 63). L'afro-islamisme ajouté fit contraste et écarta le mouvement contestataire des renvois aux religions africaines, tribalisées et méconnaissables, dans les remous d'une réintégration à laquelle manquait une mémoire collective. Il n'y aurait pas de clameur pour une prise réfléchie de racines effectives et à l'égard de laquelle une reconnaissance sociale se faisait impossible au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

### **Retour au *core* et excès de différence**

Nous faisons face à une surdétermination pratiquement gratuite, amenée à l'épopée du gain des droits civils, dans les deux dernières décennies du siècle de la modernité, et qui tint mal au tout début du passage fulgurant de la subjectivité américaine aux contours hégémoniques. C'est par conséquent ce trop d'identité qui va souffrir, tout de suite, du rebroussement de chemin du pays d'après la chute des tours, et de l'essor de la voix fondamentaliste qui remplace l'âge d'or de l'Amérique oecuménique et citoyenne universelle (Brzezinski, 2004, p. 214). Bush sortant de la fumée des débris du WTC joignait dans une cumulation historique, tout à fait accidentelle, la conformation d'une conscience demandée par l'hégémonie émergente, de pair avec le contenu de croisade porté à la protagonisation limite de l'agression aux États-Unis dans son "Saint des Saints". La marque fondamentaliste du sujet de la réplique monumenta-

le s'accoudait avec cette expression dorénavant asymétrique du pays au pouvoir sans pareil, au centre de l'économie globalisée. Il résulte du 11 septembre cette combinaison paradoxale d'un pays pour la première fois saisi d'une menace de destruction anonyme et continue, déclenchée par le terrorisme tous azimuts, et de la toute-puissance de nation appliquée à l'exponentiel sans retour de sa force militaire, passée d'exigence de son propre dynamisme économique à gardienne nécessaire d'un univers fait selon sa maîtrise et sa loi; confrontable à l'anomie où s'exilent la terreur et l'anéantissement.

### **Identité menacée et préfiguration de l'ennemi**

Le *Patriot Act* devint donc, d'emblée, dans les semaines succédant au 11 septembre, un nouveau "convenant act" de fait pour tout le pays, assurant des ressources, dans une proportion de 10% du Produit National Brut américain, d'abord, au nouveau règlement de l'ordre, et reconnaissait tout le pouvoir de le faire à un gouvernement immédiatement requis à la riposte de l'attaque, par les avions-bombe de l'Al Qaeda. La nation devenait un sursaut concret qui délaissait l'œcuménisme universel en demande de rachat et de réaffirmation, dont la Maison Blanche exerçait dans un mandat plénier indiscutable, et au-delà de n'importe quelle représentation, en sous-distinction ou exception. C'est l'unanimité ressortissant de la peur, comme du refus de tout "dissent" voué à l'exécration collective face à l'enjeu que l'hégémonie étalait aux yeux de l'opinion publique du pays. D'emblée, la nation se reconnaissait en retour au noyau

identitaire, comme contrepartie du caractère diffus de la menace de destruction portée contre la puissance américaine.

Un fondamentalisme s'affirmait, d'ores et déjà, poussé au *core* du pays et de la représentation intouchable de ses valeurs aux dépens de toute velléité de différence et, surtout, de par des afro-islamiques, de ce surplus d'identité, comme une double signature. Ils disparaissent sur-le-champ, ils se taisent, et quittent la scène. Il ne s'agit nullement de trêve ou de stratégie, mais de cet écoulement intérieur et radical du ralliement national, à l'autre extrême d'un étalage universel de sa citoyenneté. Nous serions devant un retournement du chemin identitaire de ces groupes, nés de l'ascension par la différence extrême, d'un début de suspicion face au combat de la nation néo-fondamentaliste. Le contenu culturel de polarisation, autour de l'islam, toutes portes ouvertes pour la contre-partie identitaire, aide l'hégémonie à s'assumer contre le terrorisme, vu comme le non-être américain. Une première esquisse du fantôme nécessaire à cette figuration, s'accrocherait à un grand plan, amenable au risque d'une possible guerre de religions. En deçà encore de l'avenance des contradictions-limite de la complexité, et de la nécessaire postulation de l'autre comme ennemi immédiat, Bush brûla ce contenu culturel en renforçant par une synergie paracatastrophique, un cahier de charges antérieur à la mouvance fondamentaliste ostensible au cœur de l'Occident. Il se rapportait face à la radicalité de la révolution Khomeyni, au conflit arabo-israélien déjà sans fin, à la catégorisation du groupe Al Qaeda comme acteur d'un terrorisme universel; à la création d'un réflexe de peur et d'agression, face au danger d'une force en réseau, au-delà de tout État-Nation, et ca-

pable de garder, à un niveau de guérilla un pouvoir d'attaque mondial et sans fin.

### **La différence comme prise de conscience ralentie**

Toute cette refonte, en escalade instantanée, des Etats-Unis pouvoir hégémonique ne se fit pas cependant à l'insu des dialectiques de confrontation du *status quo*, antérieures au déferlement des conflits culturels, portés au niveau de rupture extrême avec l'Occident (Cesari, 2004, p. 254). Elle ressortirait de ce noyautage final, entre l'accès aux bénéfiques, et la sujétion du pouvoir limite de la dite civilisation universelle. S'il y a, aujourd'hui, exigence d'une prospective à l'enjeu de l'hégémonie, à ce que réclame sa déconstruction, en termes de méthodologie de la post-modernité, de sa refonte épistémologique, l'enjeu de la différence vient de prime abord, au contenu immédiatement énonçable, de l'issue de ses conflits, et peut-être encore au gâchis de sa prise de conscience ralentie. La révolution de Khomeyni permit cette confrontation à la tension, ne fut pas autre que celle de dépasser les classiques internalisations de l'ordre occidental, vues comme civilisation du progrès et des réseaux internationaux d'intérêts où poindraient, après les dernières guerres du XX<sup>e</sup> siècle, l'enjeu présent de la globalisation. De Khatamy partit justement cette invitation au dialogue différent, dressé sur l'issue identitaire, à impliquer comme première prémisse d'une normalisation internationale la reconnaissance de l'autonomie des acteurs mis en confrontation et un échange qui ne soit pas la simple réverbération des hégémonies.

Comment y voir, en même temps, le repli de ce pouvoir-limite dans sa pleine souche, face aux super-identités ou aux différences à double-vis des afro-islamiques au cœur de leur pays? De quelle façon, justement devant la latinité et l'exemple mexicain, le retour de l'Amérique à un possible fondamentalisme, et à la conversion de toute houle migratoire à une fusion inévitable, régie par le renouveau du *creedal* originaire de la première nation moderne, face au tournant du post-11 septembre?

L'instauration des nouveaux temps hégémoniques en Iraq à la suite de ce qui serait encore un script de "guerre-et-de-peace", la persistance des deux États-Unis dans le même engagement, la difficulté de revenir à un *status quo* de l'ordre international, antérieur à la prise de Kabul et de Bagdad, montrent le niveau de refonte qu'impliquera, aujourd'hui, tout effort de Washington pour arriver au dialogue culturel tel que désiré avant la tombée des tours. Il se double encore de l'interrogation de savoir jusqu'où le protagonisme de la terreur exprime-t-il la frappe multinationale d'un factionnalisme, encore à ses débuts, d'États contrecarrés dans leur modernisation. Ou la lutte, aux grands et irrémédiables creux historiques, des "guerres de religion" comme corporification du conflit culturel à sa plus haute dimension. Ou, déjà en termes d'une contagion de tout un inconscient collectif, une révolte de l'Occident, comme saisie de cette âme des civilisations, étouffée par le virtuel universel et la violence de la révolution médiatique tous azimuts, irrésistible.

De même on pourrait déceler, en toute prospective, les institutions de l'hégémonie montante que dessine le *Patriot Act*, comme création d'un État national permanent de sécu-

rité, *urbi et orbi* contre le terrorisme, indépendamment d'actions localisées sur des théâtres de guerre, comme ceux d'Afghanistan ou d'Iraq. C'est ce que réclame, en même temps, le retour de la nation sur ces racines, mais non comme une reprise de troubles et de guerres, telle la commotion mobilisatrice, résultant de Pearl Harbour en 41. Il s'agit de la nouvelle transparence opérationnelle que demande, en frappe inédite, la subjectivité collective atteinte au *Sanctum Sanctorum*, ou à l'autel de son identité première (Huntington, 2004, p. 336). Il s'agit, impérativement, de repartir au cœur géométrique d'un espace intérieur où le protagonisme refait, au vouloir d'une nation, retracée, iconique, raidie, et passée, en même temps, à l'hégémonie mondiale. Le traumatisme des tours ralentit et accélère, en même temps, cette démarche de contrôle, se déploie sur le silence du cratère en plein Manhattan d'où jaillit une subjectivité vengeresse, aujourd'hui autant plénière que menacée.

### **Assimilationisme et hégémonie**

Il n'y a cependant que prospective dans l'ordre de l'hégémonie. La catastrophe bafoua l'entrée dans un monde saisi dans ses représentations par le virtuel, et les jeux à l'infini de l'information, désaxés du vrai, et ses otages échangeables dans la vieille réalité. Les États-Unis promis à l'hégémonie accélèrent, par le choc du 9-11, le court circuit fondamentaliste imposé aux dialectiques naturelles d'épanouissement de cette logique identitaire naissante.

Le blocage iconique tranche avec un véritable moment canonique de l'universalisme américain des années 60: elles



marquaient l'affirmation de la coexistence, à part entière, avec les afro-américains qui se permettaient, encore, cette double affirmation d'une volonté de différence, comme trace de la réussite personnelle, au sein de la société en constante réouverture de ses possibilités de progrès et d'emplois.

C'est aujourd'hui la Latinité qui brave l'autre pente et soulève à moyenne échéance, le maintien de l'idéal du multiculturalisme face au pays parti à la sidération sans retour de son *core*. Son assimilationisme montant fera face aux routes opposées, des cubains et mexicains. La Floride, il y a déjà un demi-siècle, subit l'affluence en masse d'exilés anti-castristes aujourd'hui, en très large majorité, identifiés au monde américain, et allant jusqu'à adopter la vision républicaine radicale, une résignation stratégique, avec la Havane, faisant confiance à la chute du régime à la mort de son responsable. C'est, au contraire, le flux incessant, anonyme, déterminé, même hors la loi, des mexicains qui inquiète un futur tranquillement fusionniste pour les nouveaux États Unis. La frontière terrestre permet ce contact perpétuel des deux nations aux allures continentales, les mexicains atteignant la première centaine de millions, et déferlant de leur territoire par une mécanique de pesanteur historique, cherchant la compensation de la différence monumentale de prospérité. Les États-Unis n'ont jamais craint des reprises identitaires de la part de ses immigrants, devant l'intégration naturelle, et le dépassement d'une vision de ghetto, où pourrait s'enraciner une persistance de refus, à la force de la synergie du pays historiquement omnivore, et bassin océanique de tous les courants étrangers qui s'y installeraient.

## La différence latine

La différence mexicaine pointe, à moyen terme, après le règne de l'hégémonie face à ce contrepoint potentiel, entre la prise d'une conscience réductrice, au moment du protagonisme post 9-11 des Etats-Unis et de la portée spécifique de cette affluence, capable de créer un déséquilibre dans les statistiques démographiques de Washington. Il ne s'agit pas d'une volonté farouche de contraste qui ferait du "chicano" un envahisseur acharné de l'être collectif américain, disposé à une réorganisation au-delà de la frontière, de sa structure sociale et historique originale. La frontière de cristal y est, et Carlos Fuentes a exprimé d'une façon magistrale, comment le mexicain croise le Rio Grande en tant que dépourvu total, séparé de sa famille, abandonné à l'expression minimale, acteur social, condamné au strict sauvetage dans un marché de travail implacable. Néanmoins, le lien original demeurerait, à cause même de cette exclusion qui réagit — par la civilisation de la fête propre aux latins — se vouant à la venue subséquente de la famille, et au rappel permanent d'une mémoire. Une véritable invasion, restée en partie clandestine, s'affronte à cette recherche d'une nouvelle identité rétrécie de l'Amérique, en guerre indéfinie et constante après le 11 septembre. A l'impact électoral de ces groupes — déjà senti en Californie, ou au Nouveau Mexique — s'ajoute une différence par contraste avec le *mainstream*, marqué par le maintien d'une culture non compétitive, détachée du culte de la "performance", comme l'indiquent ses indices de fréquentation universitaire, et porterait les premiers doutes, relatifs à un idéal de fusion, que renforce le pays devenu hégémonique

(Huntington, 2004, p. 316). C'est cette même perspective qui refuse, d'ores et déjà, de contempler une bifurcation culturelle à l'avenir, comme ce fut le cas des deux cultures au poids isonomique, au Canada, entre les souches de Toronto et Montréal. L'Amérique patriote s'oppose, par conséquent, à un statut permanent de multiculturalisme comme pourrait le suggérer, dans sa nature actuelle, le flux mexicain. C'est d'ailleurs ce qui apparaît dans les premiers sondages quant au dénouement de la poussée des "chicanos". Ce n'est que l'intelligentsia, entre les groupes de la société américaine, qui résiste à une visée nécessairement assimilationniste, en montrant en même temps l'élargissement du "gap" entre l'élite et la moulée moyenne, dans l'opinion publique du pays.

Cette élite-là reconnaîtrait, néanmoins, une différence de 42% entre le *mainstream* de la vision des *campi* du pays et celle de la population universitaire mexicaine, confrontée, par exemple, à 34 questions concernant la politique extérieure de la nation d'après la tombée des tours. La croisade souleva un *patriot public* qui, en dépit des voix de ses *leaders*, se prononça naturellement pour une unité nationale faite de la fusion irréversible de ses partenaires. Donc, la tendance émergente, à prôner pour le cas mexicain, serait la conversion manifeste, à travers le renouveau du *creedal* fondateur des États-Unis jeffersoniens. Dans un tel cadre, une loi d'éraïn de l'assimilationnisme s'étalerait largement, impliquant la chute de tout essai de différence devant la culture de noyau — la *core culture* — et il ne resterait aux influx latins aux États-Unis que la règle d'une compensation rationnelle, moyennant une soumission volontaire, même

au niveau d'un "second pacte" de citoyenneté. Il se lierait à un serment national, à la décision de ne pas résister, ou faire face à l'économie inertielle de fusion. Ni par des protestations contre la différence, ni surtout par l'idée de faire de l'espagnol une deuxième langue obligatoire du pays — une langue reconnue, à ce niveau, comme outil essentiel à une identité en refonte.

Les années Bush, vouées à une affirmation fondamentaliste de l'identité américaine, contredisent le vœu proféré par Clinton en 1997, en vue de la troisième grande révolution du pays, de façon à ce que, en devenant totalement multiculturelle, l'Amérique puisse exhiber au monde une configuration différente "de toute issue directe et dominante en son sein, d'une culture européenne".

### **Au-delà de la patrie universelle**

Devant la capacité de nier le multiculturalisme, face à cette montée conjointe du fondamentalisme et du superpouvoir de la nation américaine, nous devrions faire appel à la surdétermination de la rationalité, pour parer aux jeux normaux des inconscients collectifs, au profit d'une nouvelle mobilisation identitaire. On ferait face à la décision pour une personnalisation collective "en moins" et à une volonté d'histoire aussi monumentale que réductrice des contenus fondateurs d'une nation ouverte, d'origine, comme "patrie universelle". Le foyer original de déplacés de toute origine convergera vers l'instauration de l'idéal politique du monde des Lumières, contemporain des institutions jeffersoniennes. C'est ce qui mena, encore dans l'Amérique contem-

poraine, à la défense forcenée du multiculturalisme des Etats-Unis selon la vision, entre autres, de James Banks, de Patrick Moynihan ou Nathan Glazer, défenseurs jusqu'au bout d'un contenu identitaire toujours débordant de l'immense pays et ne se déterminant, enfin, que par l'ampleur et la prospective de sa mouvance fondatrice.

La lutte contre le terrorisme impliqua un contre-mouvement extrême, où une identification radicale de la nation mise à l'épreuve se définissait comme contrepoint dialectique inévitable de cet ennemi diffus, préparé à n'importe quelle agression vouée à la destruction de l'Amérique. L'appropriation patriotique avancée sur le multi-enjeu collectif réduisait la marque identitaire au vieux carcan de la nation blanche, anglo-saxonne et protestante, du point de vue de l'idéal de réponse à tous les appels faits à la force d'une histoire, rendue à ses traditions les plus strictes et vénérables. La grande visée du bassin d'histoire américain, en s'ouvrant en réseau, prêt au dernier des accueils sur le continent se dresse et se tord, tant que l'impératif de sécurité, en jumeau de l'archi-pouvoir, exposé désormais au triage d'une civilisation de la peur latente. C'est ce que réclame un exponentiel de rationalité défensive, de nouveau objectif d'un pacte, le retour d'un *creede* (Huntington, 2004, p. 336 ss) tel que suggéré, par exemple, par Samuel Huntington. Il faudrait trouver la façon de répondre à une nouvelle demande identitaire de cet inconscient collectif crispé, en quête du nouveau du pacte de fidélité et de soulagement au bénéfice de l'immense nation, atteinte, pour la première fois sur son sol, par les engins meurtriers d'un terrorisme *urbi et orbi*.

## Différence et “serendipity” historique

La nouvelle portée de l’esquisse du projet américain reflète cette mobilisation en alarme, et ce raidissement de sa quête identitaire. Dans cet ensemble, et chaque fois davantage, l’apport de la différence introduit par la latinité — responsable aujourd’hui de la plus dynamique de ces affluences formatrices — impose même un piège à cet inconscient collectif, fait entièrement d’une tradition d’intégration, laissant grande ouverte la prémisse des coexistences différentielles en son sein. Au contraire, la visée naissante nous permet de parler d’une réification réelle de cette différence selon la coupure réductionniste, posée au ressort identitaire comme gâchette nécessaire à une mobilisation limite. L’hyper-sécurité ne se sépare pas de cette hégémonie, assurée, par le nouveau serment, à son édification virtuelle, explorée dans tous ses scénarios, avant de retomber à un choix de réalité. Un monde qui peut s’épargner une recherche concrète de ses futuribles, poussé par l’option raidie que réclame le défi terroriste permanent, s’écarte de tout énoncé en *serendipity*, en grande volupté de différence. Indépendamment des guerres perpétuelles, les États-Unis reviennent à leurs mêmes réalités fondamentales dans cette dernière préemption. Une nation, dans sa représentation, en moindre ou en plus, pousse davantage le levier de sa mobilisation aussi aigüe que permanente. Le multiculturalisme s’endort pour être, à longue échéance, évincé d’un pays qui perd ses vieux miroirs, face à une cybernétique soucieuse de nous donner le portrait final que doit voir la terreur, écarté tout *sfumato*, tout nouveau brin de tournure, raidis, à jamais. Les États-Unis mis en alerte éternelle.

## Bibliographie

- ALI, Tariq (2003). *The Clash of Fundamentalisms — Crusades, Jihads and Modernity*. London-New York, Verso.
- BAUDRILLARD, Jean (2004a). *Le pacte de lucidité ou l'intelligence du Mal*. Paris, Galilée.
- (2004b). “Le virtuel et l'événementiel”. In: MENDES, Candido (éd.). *Hégémonie et Civilisation de la Peur*. Rio de Janeiro, Académie de la Latinité.
- BENNANI-CHRAÏBI, Mounia et FILLIEULE, Olivier (2003). *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- BESSIS, Sophie (2002). *L'Occident et les autres — Histoires d'une suprématie*. Paris, La Découverte & Syros.
- BRETON, Philippe (2003). *Eloge de la parole*. Paris, La Découverte.
- BRIODY, Dan (2004). *The Halliburton Agenda. The Politics of Oil and Money*. Wiley, Hoboken.
- BRZEZINSKI, Zbigniew (2004). *The Choice Global Domination or Global Leadership*. New York, Basic Books.
- BUCK-MORSS, Susan (2003). *Thinking Past Terror — Islamism and Critical Theory on the Left*. London-New York, Verso.
- CALHOUN, Craig (2004). “Is it time to be post national?” In: MENDES, Candido (éd.). *Hégémonie et Civilisation de la Peur*. Rio de Janeiro, Académie de la Latinité.
- CALHOUN, Craig; PRICE, Paul; et TIMMER, Ashley, eds. (2002). *Understanding September 11*. New York, New Press.
- CESARI, Jocelyne (2004). “L'Islam à l'Épreuve de l'Occident”. Paris, La Découverte.
- CHEAM, Pheng, ROBBINS, Bruce (1998). *Cosmopolitics — Thinking and Feeling Beyond the Nation*. Minneapolis-London, University of Minnesota Press.
- CHOMSKI, Noam (2003). *Hegemony or Survival America's Quest for Global Dominance*. New York, Metropolitan Books.
- CLARKE, Richard A. (2004). *Against all Enemies Inside America's War on London*. London, Free Press.

- COHEN, Anthony (2000). *Signifying Identities Anthropological Perspectives on Boundaries and Contested Values*. London, Routledge.
- CUSSET, François (2003). *French Theory*. Paris, La Découverte.
- DELACAMPAGNE, Christian (2003). *Islam et Occident: les raisons d'un conflit*. Paris, PUF.
- DENAUD, Patrick (2002). *Irak, la guerre permanente — Entretiens avec Tarek Aziz (La position du régime irakien)*. Paris, Éditions du Félin.
- DERRIDA, Jacques et HABERMAS, Jurgen (1992). *Le Concept du 11 Septembre*. Paris, Galilée.
- DIDION, Joan (2003). *Fixed Ideas America Since 9.11*. New York, The New York Review of Books.
- ENCEL, Frédéric (2002). *Géopolitique de l'Apocalypse — La Démocratie à l'Épreuve de L'Islamisme*. Paris, Flammarion.
- ESPOSITO, John L. (1999). *The Islamic Threat — Myth or Reality?* New York, Oxford University Press.
- FERRO, Marc (2002). *Le Choc de l'Islam (XVIIIe-XXIe Siècle)*. Paris, Odile Jacob.
- FLETCHER, Richard (2003). *La croix et le croissant*. Paris, Louis Audibert.
- HALL, Stuart (1992). "The Question of Cultural Identity". *Modernity and its Futures*. New York, Politic Press, Open University Press.
- HARDT, Michael et NEGRI, Antonio (2000). *Empire*. Paris, Éxils Ed.
- HASSNER, Pierre (2003). *La Terreur et l'Empire — La Violence et la Paix II*. Paris, Seuil.
- HASSNER, Pierre et VAÏSSE, Justin (2003). *Washington et le Monde — Dilemmes d'une Superpuissance*. Paris, Éditions Autrement.
- HUNTINGTON, Samuel P. (2004). "Who Are We?". *The Challenge of America's National Identity*. New York-London, Simon and Shuster.
- KALTENBACH, Jeanne-Hélène et TRIBALAT Michèle (2002). *La République et l'Islam — Entre Crainte et Aveuglement*. Paris, Gallimard.
- KOZAKAI, Toshiaki (2000). *L'Étranger, l'Identité — Essai sur l'Intégration Culturelle*. Paris, Éditions Payot & Rivages.
- LAMCHICHI, Abderrahim (2001). *Islam et Occident: la Confrontation?* Paris, L'Harmattan.



- MAILER, Norman (2003). *Why Are We at War?* New York, Random House.
- MENDES, Candido (2003). *L'Hégémonie, la blessure inguérissable, l'hecatombe*. Rio de Janeiro, Académie de la Latinité, Textes de Référence.
- MENDES, Candido (2004a). *L'Hégémonie à l'assaut de l'Universel — Les logiques éclatées de la différence*. In: MENDES, Candido (éd.). *Hégémonie et Civilisation de la Peur*. Académie de la Latinité, Rio de Janeiro.
- (2004b). *Lula — Entre a Impaciência e a Esperança*. Rio de Janeiro, Garamond.
- NEGRI, Antonio (2003). *Time for Revolution*. London, Continuum.
- PAUGAN, Serge (coord.) (1996). *L'exclusion, l'État des savoirs*. Paris, La Découverte.
- PLATTI, Emilio (2000). *Islam... Étrange? — Au-delà des apparences, au cœur de l'acte d'Islam, Acte de foi*. Paris, Les Éditions du Cerf.
- REICH, Robert B. (2004). *Reason, why Liberals will win the Battle for America*. New York, Knopf.
- ROY, Olivier (2002). *L'Islam mondialisé*. Paris, Seuil.
- SINGER, Peter (2004). *The President of Good and Evil — The Ethics of George Bush*. New York, Dutton.
- SHOE MAKER, Sidney (2003). *Identity, Cause and Mind*. Oxford, Clarendon Press.
- STEIN BRUNNER, John D. (2002). *The Cybernetic Theory of Decision*. Princeton-Oxford Princeton University Press.
- TODD, Emmanuel (2002). *Après l'Empire — Essai sur la décomposition du système américain*. Paris, Gallimard.
- TODOROV, Tzvetan (2003). *Le nouveau désordre mondial: réflexions d'un Européen*. Paris, Robert Laffont.
- VIDAL, Gore (2002). *Dreaming War — Blood for oil and the Cheney-Bush Junta*. New York, Thunder's Mouth Press/Nation Books.
- (2003). *Inventing a Nation*. New Haven-London Yale University Press.
- WARRAQ, Ibn (1999). *Pourquoi je ne suis pas musulman*. Paris, L'Age d'homme.

WIEVIORKA, Michel, dir. (2003). *L'Avenir de l'Islam en France et en Europe — Les Entretiens d'Auxerre*. Paris, Balland.

WOODWARD, Bob (2004). *Plan of Attack*. New York, Simon and Schuster.